Yf 63 9367

THÉATRE MODERNE,

OU

RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE

DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (An XI.)

LE JALOUX CORRIGÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du PALAIS ROYAL, *en Juillet 1788.*

Prix, 24 sols.

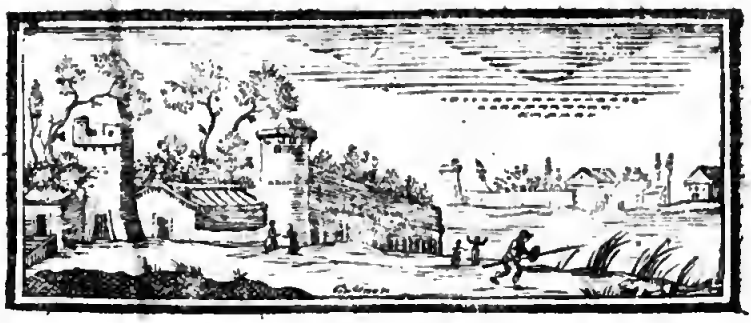
A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

1788.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NICANDRE, jaloux.	*M. Dumaniant.*
ROSÉIDE, ſa femme.	*Mlle Foreſt.*
LÉANDRE, Ami.	*M. Valois.*
VALERE, Amant traveſti.	*M. St-Clair.*
FRONTIN, Valet de Valère.	*M. Michaut.*

La ſcène ſe paſſe dans la maiſon de Nicandre.



LE JALOUX CORRIGÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN.

FRONTIN *entre ſur la ſcène, avec l'air de chercher quelqu'un. Valère, en habit de femme, ſort furtivement de la maiſon de Nicandre.*

FRONTIN.

ST, ſi, il eſt; je crois, inſtallé chez Nicandre. Hem..... perſonne.... hem.. j'enrage. Il faut pourtant apprendre.

VALERE.

Mon cher Frontin?

FRONTIN.

Monſieur,

VALERE.

J'ai réuſſi.

FRONTIN.

D'honneur?

VALERE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Quel plaiſir pour votre ſerviteur !
Je partage & j'admire un ſuccès ſi rapide !
Tubleu ! ce n'eſt pas nous qu'une femme intimide ;
Quelle vivacité dans nos galants exploits !
Nous paraiſſons à peine, & l'on ſubit nos loix.

VALERE.

Pas tout-à-fait encore.

FRONTIN.

Elle fait l'inhumaine ;
Je vous le diſais bien : ce n'était pas la peine
De venir de ſi loin braver ſon vieux jaloux ;
Nous pouvions auſſi bien l'adorer de chez nous.
Et....

VALERE.

Ce n'eſt pas cela.

FRONTIN.

Que faut-il que je penſe ?
Mettez-moi tout au moins dans votre confidence :
Si j'ai pu me tromper en vous croyant vainqueur,
Ai-je tort, dites-moi, de croire à ſa rigueur ?

VALERE.

Roſéïde, Frontin, me voit avec tendreſſe,
Et ſe croit mon amie, & non pas ma maîtreſſe.
De l'amour, dans ſon ſein je vois naître les feux,
Finette cache en moi l'Amant le plus heureux.
Depuis plus de deux mois j'adorais Roſéïde.
L'amour ſeul m'a conduit, il m'a ſervi de guide.

FRONTIN.

Quel plaiſir, n'eſt-ce pas, de tromper un jaloux
Qui croit à la vertu, bien moins qu'à ſes verrous !

VALERE.

Sous ce déguiſement qu'inventa ma tendreſſe,
Pour m'offrir au Jaloux j'en ai pris la rudeſſe,

Ce matin, introduit par lui dans ce ſéjour,
J'ai fait, pour le gagner, le procès à l'Amour;
J'ai condamné le luxe & les dépenſes vaines;
J'ai blâmé, comme lui, les vanités mondaines:
Et mon homme, ſoudain, m'offrant ſon amitié,
Veut que je ſois gardien de ſa chère moitié:
Je refuſe.... il inſiſte.... autre refus.... il preſſe,
Et malgré moi m'entraîne aux pieds de ma maîtreſſe.

FRONTIN.

Auſſi plus d'un Jaloux, dans ſon accès brutal,
Par excès de prudence a ſervi ſon rival.

VALERE.

Nicandre me conduit enfin vers ſon épouſe:
Tout bas il me diſait, en ſon humeur jalouſe,
» Voilà celle qui doit recevoir vos leçons.
» Vous ſeule, loin de moi, bannirez les ſoupçons.
» Soyez maitreſſe ici ». La triſte Roſéïde,
En frémiſſant, ſur moi porte un regard timide....
Mes ſens en ſont émus, je vole dans ſes bras...
Quoi! tu ſers mon époux, & tu ne me hais pas,
Dit-elle? Ses accens.... Frontin, qu'elle était belle!
Ses yeux verſaient des pleurs, & je pleure avec elle.
Je ne ſçais quelle crainte en ſecret m'agitait....
Je voulais lui parler, le reſpect m'arrêtait;
Et d'un ſi beau moment, perdant tout l'avantage,
Tu me revois confus d'avoir été trop ſage.

FRONTIN.

Quoi! vous êtes vaincu par la timidité!
Allons, ferme, morbleu: de l'intrépidité.
C'eſt avec un benêt qu'une femme eſt cruelle,
Et qui ſait tout oſer peutt tout obtenir d'elle.
Vous avez cent raiſons pour hâter vos ſuccès.
Primo, Monſieur votre oncle arrive tout exprès,
Et le fâcheux pourrait, d'après mes conjectures,
Vous envoyer bien loin chercher des aventures.

C'eſt le meilleur ami de notre vieux jaloux.

VALERE.

Mon oncle ne peut rien en ces lieux contre nous ;
Très-difficilement on aborde Madame,
Et l'ami du mari ne l'eſt pas de la femme :
Dans ſon appartement je vais me renfermer.
Sous ces habits d'ailleurs qui pourrait préſumer....
Après avoir trompé le ſoupçonneux Nicandre,
Je puis à tous les yeux.... Il me ſemble l'entendre,
C'eſt lui-même qui vient.... éloigne-toi, Frontin.

FRONTIN.

Oui, je vais me cacher au cabaret voiſin.

SCENE II.

NICANDRE, *ſans voir* VALERE.

NICANDRE.

OH! le maudit Pays! toujours être en campagne,
Ne pouvoir à ſon gré renfermer ſa compagne,
Confier aux verroux ſa vertu, ſon honneur,
Et faire des efforts d'un jeune ſuborneur.
Mais on exige ici qu'un mari ſoit facile!
Et pour plaire au Public il faut être imbécile.
Oh! nous verrons, parbleu! que faites-vous ici?
Un argus vigilant ne trotte pas ainſi.

VALERE.

Mais.... je cherche un endroit obſcur & ſolitaire,
Où, conduite par moi, dans l'ombre du myſtère,
Votre épouſe, docile à mes inſtructions,
Combatte avec ſuccès le feu des paſſions,
Des principes du tems démêle l'impoſture,
Et puiſe des leçons au ſein de la nature;

La campagne eſt pour nous l'image du bonheur.
La paix qu'on y reſpire apporte au fond du cœur
Ce calme heureux & doux qui répand dans notre ame.....

NICANDRE.

Ces lieux ſont trop ſuivis pour une jeune femme ;
En cet endroit on goûte un air vif & plus pur,
Le plus près du logis eſt toujours le plus ſûr :
Rentrez, & gardez-vous de quitter Roſéïde.

VALERE.

Vous ſerez ſatisfait.

NICANDRE.

Mais... je vous crois timide.

VALERE.

Point du tout.

NICANDRE.

En public il faut de la douceur :
Mais dans le tête à tête, ayez de la vigueur.

VALERE.

Oh ! j'en ai !

NICANDRE.

Soyez ſourde à ſon touchant langage,
Elle vous ſéduirait : on eſt faible à votre âge ;
J'ai compoſé moi-même exprès un réglement,
Il faut de point en point le ſuivre aveuglément,
En bien ſaiſir l'eſprit, le relire ſans ceſſe.
On vient : ne ſortez plus d'avec votre Maîtreſſe.

SCENE III.

NICANDRE, LÉANDRE, *au fond.*

NICANDRE.

Vous voilà de retour ? approchez, ſans façon.

LÉANDRE.

Je craignais de gêner..... peut-être.

NICANDRE.

Eh, mon Dieu, non.
Vous n'étiez pas de trop : j'indiquais à Finette
Les moyens d'être un jour une duegne parfaite.
Je cache à tous les yeux mes ſoupçons, ma terreur,
Et ce n'eſt qu'à vous ſeul que j'ouvre tout mon cœur.

LÉANDRE.

Vous verrai-je toujours inflexible, intraitable,
Empoiſonner les jours d'une femme eſtimable.
Abjurez, croyez-moi, ces honteuſes fureurs ;
On ne parvient jamais à contraindre les cœurs.

NICANDRE.

A contraindre les cœurs, je dois, Monſieur le ſage,
A vous entendre avec ce doucereux langage,
M'inquiéter fort peu du lien conjugal,
Et content de ma femme ainſi que d'un rival,
Des maris complaiſants étudier le code,
Et me mettre au courant des époux à la mode.
Par tous nos jeunes gens je ſerais admiré.
De leur foule indiſcrète à toute heure entouré,
Cela ſerait très-bien. Oui ; mais dans cette vie,
Sachez que, parmi nous, chacun a ſa manie :

Je veux que ma moitié n'exiſte que pour moi ;
Au défaut de l'amour, je règne par l'effroi.
Je ne m'abuſe point ; je connais, au contraire,
Des époux ſurannés le deſtin ordinaire.
Enfin, lorſqu'à vingt ans avec de la douceur,
Les dons les plus heureux, un eſprit enchanteur,
Un mari complaiſant, libéral & fidèle,
Peut à peine ſix mois plaire à ſa tourterelle,
Prétendez-vous, mon cher, qu'à ſoixante & quatre ans,
Je captive une femme à peine à ſon printems !
Quand ſur nos fronts ridés le tems marque ſes traces,
L'homme mort à l'amour doit rompre avec les graces.
Je me ſuis oublié, j'ai formé ce lien.

LÉANDRE.

La vertu.

NICANDRE.

N'eſt qu'un mot dont je n'eſpère rien.
C'eſt ſous un joug de fer....

LÉANDRE.

Quel préjugé barbare !
Connaiſſez-vous les maux qu'un Jaloux ſe prépare ?
Paſſer de la tendreſſe à l'inhumanité ;
Encourager ſa femme à l'infidélité,
Par ſon malheur la rendre en ſa faute excuſable.
Toujours de plus en plus, à ſon égard coupable,
Adorer ſa victime en lui perçant le cœur,
Rendre ſes jours affreux, charger les liens d'horreurs,
Se voir haï de tous & mépriſé du reſte,
D'un abus criminel voilà l'effet funeſte.

NICANDRE.

Vous êtes-vous flatté qu'en condamnant l'époux,
Sa facile moitié s'enflammerait pour vous ?
Je ſuis majeur, je crois, quoiqu'on faſſe ou qu'on diſe,
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vive à ma guiſe.

LÉANDRE.

Mais le ſage, Monſieur.....

NICANDRE.

Je mépriſe ſes loix.
Mon hymen m'a donné d'inconteſtables droits,
Je les ferai valoir. Que m'importent l'uſage
Et les foibles maris qu'à leurs yeux on outrage?
J'éviterai leur ſort. Malgré les mœurs du tems,
Vous verrez une femme ignorer les Amants.
Je ſuis loin cependant de la folie extrême,
De croire qu'un époux ſoit aimé pour lui-même.

LÉANDRE.

Le devoir le preſcrit.

NICANDRE.

Ah! il ſeroit plaiſant
D'inſpirer à mon âge un tendre attachement!

LÉANDRE.

Votre femme a juré....

NICANDRE.

Chanſons, ſerment de forme;
Mais qu'emporte le fond, & nul ne s'y conforme:
Sous les loix de l'hymen, quand on coule ſes jours,
On doit, de ſa moitié, ſe défier toujours.

LÉANDRE.

Mais je ne conçois rien à votre jalouſie,
Vous la portez ici juſqu'à la frénéſie;
Et lorſque vous avez crié, juré, peſté,
Vous êtes tout-à-coup d'une ſécurité,
Tendre avec votre femme, & par un doux langage....

NICANDRE.

Je veux la conſoler du chagrin d'être ſage;
Je ſçais trop que la femme, aſſez encline au mal,
N'a pas un grand reſpect pour le nœud conjugal;

Avare de bienfaits, l'économe nature
Joignit à ſes attraits un grand goût au parjure.
Ce ſexe a toujours eu beſoin de caution,
Et pour moi la plus ſûre eſt la précaution.

LÉANDRE.

Le bonheur des époux doit naître de l'eſtime.
Une femme a bon droit déteſte qui l'opprime.
L'amour peut-il paroître où règne la douleur ?
Roſéïde déjà ſent, au fond de ſon cœur,
Que votre douceur feinte eſt pour elle fondée
Sur tous les ſurveillans dont elle eſt obſédée,
Et rougit de vous voir en vos tranſports jaloux,
Moins croire à ſa vertu qu'au pouvoir des verroux.

NICANDRE.

Plus une jeune femme a d'attraits, de mérite,
Et plus un mari doit éclairer ſa conduite.
La mienne eſt dans le cas : j'ai voulu l'épier
Et lui cacher les yeux qui vont la ſurveiller.
Il fallait qu'en ſa Duègne elle vit une amie,
Riant & de mes ſoins & de ma bon-hommie ;
Non de ces vieux argus, aigres, toujours grondans,
Qu'on devine d'abord, & qu'on trompe aiſément ;
Celle que j'ai choiſie a toute ſa jeuneſſe.
Certain air de douceur qui vous cache une adreſſe,
De petits yeux frippons, certain regard malin,
Qu'à ſurprendre je donne à l'Amant le plus fin.
On ne fait pas ainſi naître de défiance :
De ma femme elle aura toute la confiance,
Elle la chargera de ſes tendres poulets,
Et je ſçaurai par-là juſqu'aux moindres ſecrets ;
Comme dans un miroir je verrai dans ſon ame,
Feignant de partager les ennuis de ma femme,
Et la trompant ainſi ſous un dehors flatteur,
Finette trouvera le chemin de ſon cœur.

LÉANDRE.

Ainſi vous permettez qu'une Duègne cruelle
Aggrave encor les maux d'une épouſe fidelle,

Et vous l'autoriſez : n'aviez-vous pas promis
Que le jour où tous deux on vous verrait unis,
Seroit marqué du ſceau de votre complaiſance,
Et qu'honorant enfin ſes vertus, ſa naiſſance,
Vous deviez, reſpectant juſqu'à ſes moindres loix,
Ne penſer qu'à lui plaire & mériter ſon choix ?

NICANDRE.

Ce ſont contes en l'air qu'on fait à ſes Maîtreſſes ;
L'Hymen anéantit de ſemblables promeſſes :
Et comme dit très-bien un célèbre Docteur,
L'homme eſt toujours le maître, &.... ſuffit, ſerviteur.

SCENE IV.

LÉANDRE.

QUEL travers que le droit ſur lequel il ſe fonde :
De nœuds ainſi formés par-tout ce ſiècle abonde.
Dans ſa prévention Nicandre eſt affermi ;
Il me croira bientôt un ſecret ennemi,
Qui, nourriſſant dans l'ombre une coupable flame,
Doit mettre mon bonheur à ſéduire ſa femme ;
Et pour nuire d'avance à mes deſſeins ſecrets,
Déjà de ſa maiſon il m'interdit l'accès :
Mais ma tendre amitié veut que je le délivre
Du ridicule affreux où je vois qu'il ſe livre.
On peut encor en faire un eſtimable époux :
La raiſon, quelquefois, ramène les Jaloux.

SCENE V.

ROSÉIDE, VALERE, *ſous le nom de Finette.*

ROSÉIDE.

COMMENT à ta conduite à peine abandonnée,
Et je vois auſſi-tôt changer ma deſtinée;
Sous ces arbres enfin je reſpire le frais,
Et ce plaiſir, Finette, eſt un de tes bienfaits!
Depuis qu'à mon époux je me vois aſſervie,
Toi ſeule as plaint l'ennui dont je ſuis pourſuivie:
Ton ame, je le vois, faite pour l'amitié,
Suit ſon tendre penchant autant que la pitié,
Et mon cœur que déjà flétriſſait la triſteſſe,
Avec toi ſe ranime & s'ouvre à la tendreſſe:
Un ſentiment plus doux y ſuccède à mes pleurs:
Tu ſouffres, m'as-tu dis? Confondons nos douleurs;
Et libres toutes deux au ſein de l'eſclavage,
Nous coulerons enfin des jours exempts d'orage.

VALERE.

Et j'étais deſtinée à vous perſécuter!
Entre Nicandre & vous je pourrais héſiter.
Non: croyez les ſermens de ma bouche timide,
Je jure entre vos mains, charmante Roſéïde,
De ſervir, d'honorer, d'adorer la beauté,
De n'employer jamais ma foible autorité,
Qu'à conduire au bonheur une femme chérie,
Qu'à repouſſer les traits qu'en vain la barbarie
A mis entre les mains d'un inflexible époux.
Celle que vous aimez ſçaura veiller ſur vous:
D'un tyran trop cruel j'arrêterai la rage,
Votre repos m'eſt cher, il ſera mon ouvrage.
Et cet homme odieux, en voyant tant d'appas,
Peut-il....

ROSÉIDE.

Plains mon époux & ne l'outrage pas.

Peut-être je devrais n'écouter que la haine :
Ses procédés du moins.... Mais le devoir m'enchaîne ;
J'ai pu former nos nœuds, je dois les révérer.
Nicandre eſt mon époux, je n'ai plus qu'à pleurer.
Ah ! je ſuis trop heureuſe en ma retraite obſcure,
Quand je ſuis morte au monde, & même à la nature,
De lire dans ton cœur & de t'ouvrir le mien.
Tu pleureras mon ſort, je gémirai du tien ;
Tu m'apprendras pourquoi ton cœur ſouffre & murmure.
Ne me fais plus languir, l'amitié t'en conjure :
Dépoſes dans mon ſein.....

VALERE.

Que lui dirai-je ? ah ! Dieux !
Un ſeul mot peut me perdre, ou va me rendre heureux.
Il n'eſt pas tems, feignons....

ROSÉIDE.

Ce trouble.... ce ſilence....
Voudrais-tu m'abuſer ?

VALERE.

Ah ! ce ſoupçon m'offenſe.
Eh bien, connaiſſez donc l'amour & ſes fureurs.
Eh ! quel autre que lui cauſerait mes malheurs !
C'eſt lui qui m'égara, qui me tourmente encore,
Qui troubla ma jeuneſſe à peine à ſon aurore :
Et ce Dieu que mes maux ne peuvent déſarmer,
Les étends ſur l'objet....

ROSÉIDE.

Ah ! qu'il eſt doux d'aimer !
L'amour, chère Finette, eſt un beſoin de l'ame ;
Et tu te vis forcée à combattre ta flamme ?

VALERE.

Hélas, entièrement livrée à mon penchant,
Je pénétrai l'aſyle où vivait mon Amant :
D'un ſexe différent, les habits ordinaires
Servirent à cacher mes projets téméraires.

Je ſervis mon vainqueur & l'amour m'exauça.
Par des ſoins aſſidus mon ardeur s'annonça :
Pour un cœur amoureux eſt-il rien de pénible ?
A mon zèle, à mes ſoins, mon Amant fut ſenſible :
J'en obtins ces égards, ces marques de bonté,
Dont un cœur bien épris fait ſa félicité.
Mon amour, en un mot, allait juſqu'à l'ivreſſe :
Mais ſi j'eus ſes tranſports, j'eus ſa délicateſſe :
Ardent juſqu'au délire, & jamais indiſcret,
Il fut toujours couvert du voile du reſpect.
D'un regard mon Amant faiſait ma deſtinée.

ROSÉIDE.

Et bien, & cet Amant ne t'a pas devinée :
Au-devant de ton cœur ſe ſien ne volait pas ?

VALERE.

Quelquefois l'amitié me preſſait dans ſes bras....
Jugez de mon tranſport.

ROSÉIDE.

Il devait être extrême.

VALERE.

Je craignais que mon feu ne me trahit lui-même.

ROSÉIDE.

Eh ! pourquoi t'obſtiner à cacher ton ardeur ?
Que ne lui laiſſais-tu lire au fond de ton cœur ?

VALERE.

Hélas ! je l'aimais trop pour vouloir lui déplaire :
Le devoir l'enchaînoit par une loi ſévère.
Victime d'un hymen qui conſumait ſes jours.
Un indiſcret aveu m'eût perdu pour toujours.
Fidèle à ſes ſermens, il m'aurait abhorrée.

ROSÉIDE.

Ah ! s'il t'avait connue, il t'aurait adorée.

VALERE.

Un devoir trop cruel.. ..

ROSÉIDE.

Un ſi parfait amour
Devait te raſſurer ſur un tendre retour.

VALERE.

Non, non, j'euſſe éprouvé ſa rigueur plus conſtante.

ROSÉIDE.

L'Amant aurait cédé aux deſirs de l'Amante :
Rends-toi juſtice enfin ; peut-on te réſiſter ?

VALERE, *à part.*

Amour, d'un vain eſpoir voudrais-tu me flatter ?
J'obéis à ta voix.... (*Haut*) Roſéide.... Ah ! Madame !
Connaiſſez-moi.... C'eſt vous dont la beauté m'enflamme.
Vous voyez un Amant tremblant à vos genoux.

ROSÉIDE.

Finette, tu ſerais ?....Monſieur, relevez-vous :
N'abuſez pas du droit que vous croyez, peut-être,
Avoir acquis ſur moi : vous allez me connaître.

VALERE.

Mon amour....

ROSÉIDE.

De mon cœur efface vos bienfaits.
Hélas ! ils m'étoient chers, je m'en applaudiſſais,
Je l'avoue à regret. Oui, mon ame étonnée
Sans crainte & ſans détour à vous s'était donnée :
A peine je vous vis, qu'un ſentiment vainqueur
Séduiſit à la fois ma raiſon & mon cœur,
Et ce déguiſement, dont ma vertu murmure,
Devait tromper mes yeux peu faits à l'impoſture ;
Mais s'il vous a ſervi pour ſurprendre un époux,
N'en attendez de moi qu'un trop juſte courroux.

Mon

Mon âge, mes malheurs, votre adreſſe perfide,
Sont autant de remparts à ma vertu rigide :
Je devais cet aveu, Monſieur, à votre eſpoir ;
Et ſi vous perſiſtez, je ferai mon devoir.

VALERE.

De grace, écoutez-moi.

ROSÉIDE.

Je ne dois rien entendre.

VALÉRE.

Ayez pitié du moins de l'Amant le plus tendre ;
Finette à vos genoux réclame encor ſes droits.
A l'inſtant vous l'aimiez, vous écoutiez ſa voix.

ROSÉIDE.

Oubliez-vous, Monſieur, le ſerment qui m'engage.

VALERE.

D'un ſerment indiſcret votre époux vous dégage !

ROSÉIDE.

Arrêtez ; apprenez du moins à reſpecter
Des devoirs dont jamais je ne veux m'écarter.
Je ne combattrai point un faux & vain ſyſtême :
J'en appelle à l'honneur, à mon cœur, à vous-même ;
J'ai diſpoſé de moi, je l'ai fait librement.
Nul pouvoir ne peut rompre un tel engagement ;
L'hymen eſt une loi de tous tems révérée,
Et ſi c'eſt une erreur, cette erreur eſt ſacrée :
Voilà mes ſentimens.

VALERE.

Quelle injuſte rigueur !
Mais vous m'avez donné des droits ſur votre cœur ;
En vain le préjugé les méconnaît, Madame.

ROSÉIDE.

Il faut y renoncer.

VALERE.

Jamais, je les réclame.

ROSÉIDE.

Quand l'amour eſt un crime, il le faut étouffer.

VALERE.

Eh ! dépend-il de moi d'en pouvoir triompher ?
Heureux de vous ſervir, de vous voir, de vous plaire ;
Je cachais cet amour dans l'ombre du myſtère,
Un fol eſpoir m'égare, & vous m'enhardiſſez.
Je vous ouvre mon ame, & vous m'en puniſſez.
C'eſt peu. Vous inſultez encor à ma tendreſſe :
Vous jouiſſez des maux....

ROSÉIDE.

Non, Monſieur, je vous laiſſe :
Revenez à vous-même, & goûtez le bonheur :
A mon repos enfin immolez votre ardeur ;
Que j'obtienne un ami dans l'Amant le plus tendre,
Voilà ce que de vous Roſéide oſe attendre.
Je vous pardonne tout, ſi vous fuyez ces lieux.

VALERE.

Qui ! moi, je vous ſuivrai.

ROSÉIDE.

Demeurez, je le veux.

SCENE VI.

VALERE, *ſeul.*

C'EN eſt trop, & je veux vaincre ſa réſiſtance ;
Le devoir bientôt cède à la perſévérance.
J'ai fait le premier pas, par un dernier effort
Faiſons parler l'amour, & qu'il règle mon ſort.

SCENE VII.

FRONTIN, VALERE.

FRONTIN.

MONSIEUR, Monsieur.

VALERE, *bas.*

Va-t-en.

(*Il rentre*).

FRONTIN.

Ma foi, mon très-cher Maître,
S'il n'a perdu l'esprit.... Mais ! qui vois-je paroître ?

SCENE VIII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE, *lisant une lettre.*

SI l'on m'écrit le vrai....

FRONTIN.

C'est l'oncle. Ah ! ventrebleu !
Nous voilà découverts !

LÉANDRE.

Je crois que mon neveu.....
Ah ! te voilà, Frontin !

FRONTIN.

C'est moi-même.

LÉANDRE.

J'espère
Apprendre enfin de toi qu'est devenu Valère.

FRONTIN.

Nous nous ſommes quittés pour certaine raiſon.....

LÉANDRE.

Enfin tu l'as laiſſé....

FRONTIN.

Mais à ſa garniſon.
Toujours rempli de vous & de votre tendreſſe,
Et ſervant de modèle à toute la jeuneſſe.

LÉANDRE.

Mais on m'écrit pourtant....

FRONTIN.

On vous trompe.

LÉANDRE.

Frontin?

FRONTIN.

Monſieur.

LÉANDRE.

Tu m'as bien l'air d'être un hardi coquin.

FRONTIN.

Vous ne le croyez pas.

LÉANDRE.

Je ſçais tout le myſtère.
Mais par-toi je prétends être inſtruit de l'affaire.

FRONTIN.

Mon Maître me ſouffrait avec peine chez lui;
Il ne ſe prête pas aux faibleſſes d'autrui.
Formé par votre exemple en l'art de la ſageſſe,
Evitant de l'amour la dangereuſe ivreſſe,
Il n'a pu ſupporter mes imperfections.
Moi, qui ſuis, par malheur, en but aux paſſions,
Qui ne me ſens pas fait pour imiter un ſage,
J'ai demandé mon compte & j'ai plié bagage.

LÉANDRE.

Le fourbe !... Eh ! quel ſujet peut t'arrêter ici ?
Autour d'une maiſon doit-on roder ainſi ?

FRONTIN.

Gardez-moi le ſecret. Un objet adorable,
Et qu'à force de ſoins j'ai ſçu rendre traitable,
Sert depuis ce matin le Maître du logis.

LÉANDRE.

Oh ! je veux t'obliger : vous ſerez réunis.
Le Maître qu'elle ſert eſt mon ami Nicandre,
Et je vais l'engager moi-même à te la rendre.

FRONTIN, *à part.*

(*Haut.*)

En voici bien d'un autre. Eh ! Monſieur, s'il vous plaît,
Prenez à notre ſort un peu moins d'intérêt.

LÉANDRE.

Tu fus de mon neveu le ſerviteur fidèle.
Dans cette occaſion je veux payer ton zèle,
Je verrai ta future.

FRONTIN, *à part.*

(*Haut.*) Il s'en va tout gâter :
Non, vous êtes trop bon ; je n'ai pu mériter....
Je ne prétends, Monſieur, à nulle récompenſe.

LÉANDRE.

Le premier des devoirs eſt la reconnaiſſance.

FRONTIN.

Diſpenſez-vous, Monſieur.... Vous ruineriez Frontin.

LÉANDRE.

Chez mon ami ſouffrir un amour clandeſtin !
Je dois le prévenir.

FRONTIN.

Mais voyez quelle rage !
De grace, encor un mot. Monſieur, quoique très-ſage,

N'a donc jamais ſenti ces brûlantes ardeurs,
Qui ſont & le tourment & le charme des cœurs.
A vous voir cependant on ne ſoupçonne guère....

LÉANDRE.

Tu voudrois détourner mon ſoupçon ſur Valère,
Mais je ſuis éclairé. Va, mon pauvre garçon,
Raconte-moi le fait; & ſois ſûr du pardon.

FRONTIN.

S'il eſt ainſi, Monſieur, je vais donc vous apprendre
Le plus brillant exploit qu'amour puiſſe entreprendre.
Mon Maître eſt traveſti.

LÉANDRE.

Je l'avais deviné.

FRONTIN.

Ce ſublime projet fut ſi bien machiné,
Que malgré tous ſes ſoins, le bonhomme Nicandre,
Dans mes filets enfin vient de ſe laiſſer prendre.

LÉANDRE.

Et j'en ſuis enchanté. Depuis quel tems, Frontin,
Valère eſt-il chez lui?

LÉANDRE.

Mais depuis ce matin.

FRONTIN.

A merveilles. Je crois que le cœur le plus tendre,
Pendant un jour au moins peut très-bien ſe défendre.
Le mal n'eſt pas fort grand. Va-t-en: c'eſt le moment
De tirer mon ami de ſon aveuglement;
Du repentir toujours une faute eſt ſuivie:
Je vais le rendre ſage & pour toute ſa vie.
(*Il va frapper chez Nicandre*)

SCENE IX.

LÉANDRE, NICANDRE.

NICANDRE.

ENCORE dans ces lieux ? deux visites par jour !
Quoi ! que me voulez-vous ?

LÉANDRE.

C'est donc enfin mon tour ;
Et me voilà compris dans la loi trop sévère,
Qui de chez vous exclus....

NICANDRE.

Ceux dont je n'ai que faire.

LÉANDRE.

Je me flattais pourtant que l'amitié, les soins....

NICANDRE.

En ne nous voyant plus, nous aimerons-nous moins ?
A présent plus d'honneur, plus d'amitié, ni d'ame ;
Et l'ami de Monsieur veut l'être de Madame.
Epargnez-vous un zèle & des soins superflus ;
Abandonnez un titre auquel je ne crois plus.
Sachez que d'un époux l'œil perçant & rapide,
Vaut mieux que vos conseils, & qu'un ami perfide,
Qui, bientôt abusant de ma facilité,
M'immolerait sans honte à sa duplicité.

LÉANDRE.

Un sort inévitable enchaîne tous les hommes,
Ce que nous devons être à la fin nous le sommes.

NICANDRE.

Je vous entends, Monsieur, & votre esprit fécond
Semble prévoir pour moi le plus cruel affront.

Eh bien, ſi quelque jour ma femme s'humaniſe,
S'il faut avec le tems qu'un Amant la ſéduiſe,
Je gémirai de voir ſa vertu trébucher:
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher;
Dites-moi promptement quel ſujet vous amène?

LÉANDRE.

Mon vieux ami, je veux alléger votre chaîne,
D'un exemple frappant votre eſprit a beſoin;
Et mon zèle, je crois, ne le prendra pas loin.

NICANDRE.

Au nom de Dieu, mon cher & très-zélé compère,
Pour la ſeconde fois, je vous le réïtère,
Eloignez-vous d'ici, laiſſez-moi vivre en paix;
Je mettrai cette grace au rang de vos bienfaits.

LÉANDRE.

Je ne vous quitte plus, je me ferais ſcrupule
De vous laiſſer ainſi couvrir d'un ridicule....

NICANDRE.

Mais que prétendez-vous?

LÉANDRE.

Je prétends vous montrer
Que l'homme ſoupçonneux finit par s'égarer;
Qu'en croyant éviter un mal imaginaire,
Souvent ſa jalouſie a fait tout le contraire;
Je voulais vous parler d'un exemple frappant.
J'ai mon neveu, beau, jeune, & vraiment ſéduiſant,
Fait pour plaire & charmer le cœur le plus rebelle.

NICANDRE.

Et qui ſans doute a l'art de vaincre une cruelle.
Après, à quel propos ce diſcours étranger?

LÉANDRE.

Par vous-même, tenez, vous en allez juger.
Je viens de recevoir une certaine lettre
Qui peut vous regarder: je vais vous la remettre.

NICANDRE *lit.*

» Votre neveu, Monſieur, a quitté ce ſéjour.
» On dit que, dans ſa fuite, il entre un peu d'amour;
» Qu'il eſt allé chercher, dans les lieux où vous êtes,
» L'objet cher & caché de ſes ardeurs ſecrettes.
» Que ſa belle eſt liée au ſort d'un vieux jaloux.

LÉANDRE.

J'ai jugé que cela ne regardait que vous.

NICANDRE.

» Qui, pour accroître encor ſes deſirs & ſa flamme,
» A mis ſous les verroux ſon honneur & ſa femme.
L'Ecrivain eſt un ſot, vous un mauvais plaiſant.

LÉANDRE.

Et vous ne ſauriez pas où ſerait mon parent?

NICANDRE.

Il eſt peut être ici? Morbleu, le cruel homme.

LÉANDRE.

Je le croirais aſſez.

NICANDRE.

Oh! ſon flegme m'aſſomme.
Pour être ſûr du fait, ne voudriez-vous pas
Viſiter ma maiſon du haut juſques en bas.

LÉANDRE.

Cette recherche-là ſerait fort agréable.

NICANDRE.

Ah! vous êtes, Monſieur, un homme abominable
Vous oſez de ma femme attaquer la vertu,
Et me dites à moi que l'on me fait...

LÉANDRE.

J'ai cru
Vous obliger. Pardon; votre femme eſt fidelle;
Mais enfin mon neveu peut bien être avec elle.

Voilà tout.

NICANDRE.

Apprenez que nul audacieux
Ne peut, à mon insçu, pénétrer dans ces lieux.
Ma femme est sous les yeux d'une Duègne fidelle :
Je fais, dans ma maison, une garde éternelle.
Il n'est point de galant qui me puisse échapper,
Et je défie ainsi l'amour de me tromper.

LÉANDRE.

Vous moquez-vous, mon cher, de parler de la sorte.

NICANDRE.

Il a perdu la tête, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Si vous êtes trompé, sur-tout ne dites mot ;
Quand on l'est par sa faute, on passe pour un sot.

NICANDRE.

Que vous êtes cruel ! Eh ! Monsieur, je vous prie,
Cessez de vous complaire à tourmenter ma vie.
Ah ! si vous connaissiez un peu le cœur humain,
Viendriez-vous répandre en mes sens le venin
De ces jaloux transports dont je ne suis pas maître ?
Au lieu de les calmer, vous les faites renaître ;
Vous portez ma fureur aux excès les plus grands,
Et vous faites encore un jeu de mes tourmens.
Rien ne peut altérer la paix de son visage.
Il rit.

LÉANDRE.

De voir un fou s'emporter contre un sage.
Ne rougissez-vous pas de vos égarements ?
Votre cœur est en proie aux plus cruels tourments,
Quand vous êtes certain qu'une épouse tremblante
Baise, en cachant ses pleurs, la main qui la tourmente ?
Que deviendriez-vous si la fatalité,
Sur les pas du soupçon eût mis la vérité ?

Votre aveugle fureur armerait la nature
Pour punir Roſéïde & venger votre injure.
Je veux vous éclairer, mais point d'emportement;
Le bonheur de vos jours dépend de ce moment:
Une heure ſeulement apprenez à vous vaincre;
Et ſi vous m'écoutez, je ſçaurai vous convaincre,
Que les lâches ſoupçons qu'un jaloux entretient
Font rougir l'honnête homme & ne ſervent à rien.

NICANDRE.

J'écoute, allons, parlez.

LÉANDRE.

Cette auſtère Suivante,
De vos ſages projets la digne confidente....

NICANDRE.

Qu'a-t-elle fait? voyons.

LÉANDRE.

Elle eſt préciſément
Celui dont je parlais.

NICANDRE.

Finette?....

LÉANDRE.

Eſt mon parent,
Aimable, entreprenant, comme on l'eſt au bel âge:
Il voulut être heureux; le reſte eſt votre ouvrage.

NICANDRE.

Quoi! Monſieur! vous oſez....

LÉANDRE.

Vous apprendre, entre nous,
Qu'en ſes propres filets l'amour prend un jaloux.

NICANDRE.

Dans ma juſte fureur....

LÉANDRE.

Que pouvez-vous prétendre?
Avez-vous à vous plaindre?

NICANDRE.

Oui, je vais la ſurprendre,

Me venger de tous deux.

LÉANDRE.

Et de quoi, s'il vous plaît;
Que lui reprochez-vous?

NICANDRE.

Comment! un tel forfait!
Ecouter un Amant ſans crainte, ſans colère,
Sans venir dans mes bras l'accuſer la première.

LÉANDRE.

Patience, attendez.

NICANDRE.

J'y cours, ſans balancer.
Eh! qui ſçait à préſent ce qui peut ſe paſſer.
Que vois-je?

SCENE X.

VALERE, *en uniforme*, NICANDRE, LÉANDRE.

VALERE.

VOTRE épouſe, auſſi ſage que belle,
Me donne mon congé; je ſuis chaſſé par elle:
Vous ne le croirez point: à peine je le crois;
Mais le fait eſt conſtant. Vous l'emportez ſur moi.

NICANDRE.

Me voilà donc certain de toute ma diſgrace.

VALERE.

Je viens vous ſupplier de me remettre en grace.

LÉANDRE.

Valère, reſpectez....

VALERE.

Mon cher oncle eſt ici!
J'en ſuis ravi, pour moi vous parlerez auſſi.

LÉANDRE.

Monſieur, quittez ce ton de pure étourderie.
Un autre ordonnerait, mais moi je vous en prie.

VALERE.

Tout ce qu'il vous plaira, je ſçais parler raiſon:
Eh bien, qu'eſt ce Monſieur? Traitez-moi ſans façon:
Allons; quoi! mon aſpect vous glace juſqu'à l'ame!
La, la, remettez-vous. Soyez ſûr que Madame,
Qui ſçait trop qu'un époux eſt un triſte régal,
S'en tient abſolument à l'amour conjugal.
C'eſt heureux!

NICANDRE.

Je l'échappe: ô ciel!

VALERE.

Elle m'abhorre,
Et malgré ſa rigueur, je ſens que je l'adore.
Je vous en fais l'aveu: vous êtes bien vengé.
Pour prix de mon amour, j'ai reçu mon congé.
Vous riez, votre cœur jouit de ma défaite;
Jouiſſez-en, Monſieur, elle eſt ma foi complette.

NICANDRE.

Quoi! ſerait-il bien vrai!

VALERE.

Très-vrai, ſur mon honneur,
Et quand je parle ainſi, je ne ſuis pas menteur;
Car j'ai toujours eu ſoin de rendre très-notoire,
Ce que le ſexe a fait en faveur de ma gloire.
A l'honneur marital il n'eſt arrivé rien,
Mais ce n'eſt pas ma faute: & ſouvenez vous bien

De ce mot de quelqu'un qui connaiſſait la femme,
C'eſt que Monſieur jamais ne doit tenter Madame.

NICANDRE.

Ah ! je ſuis trop heureux, je me rends, mon ami:
Oui, mon ame n'eſt plus convaincue à demi :
Mes yeux ſont deſſillés, & je vois la lumière,
Daignez guider mes pas dans une autre carrière.
Je rougis de mes torts, je les veux réparer,
Aux pieds de mon épouſe allons les abjurer.

LÉANDRE.

Ah ! je te reconnais, je te rends mon eſtime ;
Ton erreur te plongeait dans le fond de l'abyme :
Envain l'hymen en pleurs invoquait la raiſon ;
Il fallait à ton cœur cette utile leçon.
Roſéïde paraît, diſſipez ſes allarmes,
Et que ce jour heureux voie eſſuyer ſes larmes.

NICANDRE.

Roſéïde, à tes pieds j'abjure mes erreurs,
Pardonne à ton époux ſes jalouſes fureurs,
Son amour, ſon grand âge, un bouillant caractère....

SCENE XI & dernière.

LES MÊMES, ROSÉIDE.

ROSÉIDE.

EN faiſant des heureux, à tout âge on ſçait plaire.
Pour fixer à jamais le bonheur avec nous,
Oubliez, comme moi, les torts de mon époux,
Et quoiqu'oſe entreprendre une folle jeuneſſe,
Croyez à nos vertus, plus qu'à notre faibleſſe.

VALERE.

Sur l'erreur d'un moment ne me condamnez pas :
J'ai cédé, je l'avoue, à vos divins appas.

Mais j'impoſe à mes ſeux un éternel ſilence :
Mon reſpect vous répond de mon obéiſſance.

LÉANDRE.

Allons, ſur ta moitié regnes par la douceur :
Sur ſes pas à jamais enchaîne le bonheur.
Par les plus grands égards prouves-lui ta tendreſſe.
L'époux en cheveux blancs doit aimer ſans ivreſſe :
Il en reçoit un prix mille fois plus flatteur,
L'eſtime de ſa femme & le repos du cœur.

NICANDRE.

Mon ame a recouvré ſa première énergie,
L'amour & l'amitié vont embellir ma vie :
Dans ce ſyſtême enfin je demeure affermi,
Qu'il faut croire à ſa femme ainſi qu'à ſon ami

FIN.

Lu & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion, le 10 Octobre 1788.

SUARD.

Permis de repréſenter & d'imprimer le 10 *Octobre* 1788.

DECROSNE.